

**Au-delà du territoire, la migration transnationale.**  
Construction identitaire en situation migratoire :  
les collectifs de transmigrants subsahariens au Maroc.  
**Mehdi Alioua**  
Universidad de Toulouse-Le Mirail

## **1. Présentation et contextualisation :**

Depuis les années 1990, les sociétés maghrébines sont traversées par des dynamiques migratoires transnationales inédites, impliquant non seulement les populations maghrébines mais aussi des populations étrangères, originaires en majorité d'Afrique subsaharienne, et plus particulièrement d'Afrique de l'Ouest. En plus de la venue de migrants subsahariens qui circulent dans cette région en vue de rejoindre l'Europe, le Maghreb développe aussi ses propres migrations, intérieures (migration nationale interne à chaque pays et migration entre pays du Maghreb) et internationales (dont l'essentiel des flux se focalisent sur l'Union Européenne.), devenant en même temps un espace transnational de départ, circulation, retour, transit et installation.

Ces flux migratoires transnationaux inédits, dont l'intensité ne cesse de croître, se superposent les uns aux autres, redessinant alors de nouveaux jeux d'association, d'évitement, de négociation, de pouvoir et de domination dans cette région du monde. Ainsi, les sociétés maghrébines se trouvent confrontées à de nouveaux espaces de circulations qui sont connectés par un ensemble de liens sociaux denses et complexes et qui émergent et débordent quasi-systématiquement leurs institutions, leurs cadre juridico-politique et leurs cadres nationaux de socialisation et de production identitaire. Et la migration transnationale des Africains subsahariens dont je vais vous parler ici, en est un parfait exemple.

En effet, la migration transnationale des africains subsahariens à des caractéristiques sociologiques qui me permet de qualifier ce mouvement de collectif:

- **1<sup>ère</sup>, si j'utilise le terme transnationale**, ce n'est pas seulement pour signifier que ces migrants ont plusieurs nationalité, mais surtout pour accentuer la caractéristique première de cette migration : le fait de traverser plusieurs pays, étape par étape. Autrement dit, j'utilise ce terme afin d'accentuer le fait que cette nouvelle forme

migratoire est le résultat de l'établissement de réseaux sociaux transversaux aux Etats-nations, qui permettent à ces acteurs de circuler dans et à travers ceux-ci malgré leur volonté de contrôle du territoire et de contrôle social : **ce sont des transmigrants**.

- **2<sup>ème</sup>, Si ce mouvement migratoire** débute de manières hétéroclites, en terme de lieux, de raisons et de situations, une fois parties de chez eux avec un projet migratoire personnel, ces acteurs se réorganisent collectivement durant les étapes qui rythment leur périple. Ces individus se reconnaissent alors entre eux et coopèrent car ils créent peu à peu une histoire commune, une « aventure » : leur projet migratoire et leur mode migratoire se ressemblent et les rassemblent.
- **3<sup>ème</sup> caractéristiques**, comme je l'ai dit précédemment c'est une migration par étapes, et lorsqu'on se penche un peu sur la question, on se rend compte
  1. 1<sup>ère</sup>, que ces transmigrants ne passent pas par n'importe quelles étapes, ils ne se dirigent pas n'importe où ni n'importe comment : ils obéissent à des logiques, et celles-ci sont plus sociales et relationnelles que le fruit de stratégies individuelles et rationnelles.
  2. 2<sup>ème</sup>, ces étapes depuis leur établissement dans les années 1990, servent toujours de relais migratoires aux nouveaux venus : ces étapes ont une histoire sociale qui se sédimente dans les trajectoires migratoires et qui se diffuse le long des réseaux migratoires.
  3. 3<sup>ème</sup>, si il y a une certaine rotation de populations dans cette circulation, les plus anciens passent et de nouveaux arrivent et que de surcroît ces populations sont hétéroclites en termes de genre, d'origines sociales et nationales, pourtant les formes de coopération, les stratégies de subsistance, les manières de s'insérer dans ces étapes et les formes de relations au territoire qui se trament dans ces relais migratoires persistent et se ressemblent. Depuis que je mène des observations depuis l'été 2002, les migrants changent mais leurs formes migratoires restent.
  4. Et dernièrement, on se rend compte que ces étapes n'ont pas été implantées n'importe où, au hasard, ni n'importe comment. Au Maghreb, et plus précisément dans l'espace méditerranéen du Maghreb, ces étapes étaient déjà marquées par la mobilité et par la migration, intérieure et internationale; elles

étaient déjà imprégnées par toutes les relations sociales que des migrants antérieurs ont tissées.

**On peut donc conclure**, et c'est ce qui est particulièrement intéressant à mon sens qu'au Maghreb, ces mouvements migratoires se superposent dans les mêmes espaces : la majorité de ces migrants, anciens et nouveaux, maghrébins et subsahariens, étrangers et nationaux, passent et repassent par les mêmes étapes, ils circulent à partir des mêmes espaces.

Ce sont notamment les grandes villes du Maghreb qui deviennent des relais migratoires, dont l'importance ne cesse de croître sous l'afflux constant de ces dynamiques migratoires. Certains espaces urbains et certains quartiers sont travaillés par la mobilité avec récurrence. Au Maroc notamment, des villes comme Tanger, Rabat ou Casablanca étaient déjà, depuis les années 80, des relais migratoires pour les marocains candidats à l'émigration, avant de le devenir pour les migrants subsahariens.

En entrant en relation avec d'autres migrants et d'autres transmigrants subsahariens, en échangeant des services, des informations et en se racontant leurs projets et leur périple, ils définissent une certaine identité qui va leur permettre de développer une conscience collective et également des compétences sociales. Savoir passer les frontières, par exemple, est un savoir qui s'élabore progressivement et qui s'expérimente collectivement durant les étapes. Ces étapes sont aussi un intermède entre un ensemble dans lequel ces trans-migrants veulent passer et celui où ils sont. Et c'est le réseau qui permet de faire la jonction entre les étapes en obtenant des informations sur les espaces qu'ils comptent traverser et la manière de rentrer en contact avec les collectifs qui s'y trouvent et qui sont susceptibles de les aider. C'est grâce au réseau que cette migration transnationale est possible : c'est la structure relationnelle qui permet d'orienter le projet migratoire et les trajectoires qui en découlent en nouant des relations déterritorialisées. C'est une boussole, car les trans-migrants qui passent d'un espace de régulation à un autre, indiquent à ceux qui suivent comment réussir ce passage en se basant sur leurs propres expériences, nouant ainsi des relations déterritorialisées.

Mais cela suppose que les signes, balisant les routes, soient reconnaissables par tous, c'est-à-dire qu'une identité collective rapproche socialement tous ces individus et permettent aux acteurs d'interpréter les codes qu'ils élaborent. Tous ces signes sont en effet, le résultat d'une multitude de relations sociales qui, liées les unes aux autres, non seulement forment des

réseaux sociaux qui s'établissent transversalement aux nations, le long des routes migratoires, étapes par étapes, mais également leur confèrent une identité spécifique. C'est pour cela que ces « aventuriers » sont des nomades modernes. Voyons comment Adama, un jeune Camerounais, le raconte.

Moi : Et quand tu es arrivé sur Alger, comment tu as fait pour trouver des maisons, des des...Comment tu sais où aller ?

Lui : En fait, il y a... quand on arrive sur place on cherche d'abord où on peut trouver les frères... noirs. On n'est jamais seul. Avec des amis donc, on cherche où on peut trouver des frères noirs. Chacun à des renseignements et on s'entraide pour trouver comment voir ces frères qui vont nous aider à vivre ici. Il y a un quartier au nom de « Boualika », où on trouve les frères noirs qui attendent le travail au bord de la route. Donc ils sont nombreux qui attendent, ils font l'auto-stop pour trouver du boulot. Il y en a qui viennent les chercher en voiture, pour les amener chez eux, pour faire des travaux ménagers, ou pour du nettoyage...ou pour dans des chantiers tu fais la maçonnerie ou nettoyer un chantier, des choses comme ça...

Moi : Et comment savais-tu qu'il existait un quartier comme ça où les...

Lui : En fait, déjà, quand tu es à Tamanrasset, on est en contact avec ceux qui sont là-bas...on a les téléphones et ils nous disent comment ça se passe là-bas. Donc, une fois arrivé à Alger on sait comment on s'oriente. (...) En fait c'est ceux qui quittent devant nous, si quelqu'un s'avance avant moi, on a une cabine téléphonique sur lesquelles on peut les appeler, mais la plupart des cas on travaille par e-mail. On se communique. Quand tu as une adresse, ça nous permet de localiser nos frères qui sont devant...donc, ils essayent de nous éclaircir les petites difficultés qu'il y a sur la route.

Moi : Et toi, quand tu arrives, est-ce que tu fais pareil avec ceux que tu as laissé?

Lui : Evidemment ! Si par exemple j'ouvre ma boîte (e-mail) et un ami m'écrit, je lui dis par exemple « bon voilà, c'est comme ça, c'est dur, mais si tu tiens à arriver, puisque tu es déjà dans le bain, voilà comment tu dois faire... », c'est comme ça...Donc, euh, « c'est ça, là-bas à Boualika », « on a trouvé des jobs ! »... Oui, en fait...euh, j'ai travaillé dans des chantiers, des travaux vraiment très très pénibles. J'ai essayé d'économiser. Une fois économisé, je prends la route pour le Maroc...c'est comme ça. Une fois j'arrive à Maghnia, la frontière entre le Maroc et l'Algérie, c'est la même opération qui continue. Soit il y a des algériens qui fournissent des papiers et comme ça on essaye de traverser la frontière de nuit, soit des frères qui font les guides...eh oui, il y a des frères qui ont quitté avant nous, et ce sont eux qui ont ouvert la route ! (...). Et tout ça, ça ne t'appartient pas qu'à toi ! Tu dois aussi aider les frères qui suivent. Bien sur tu peux pas beaucoup... t'as déjà beaucoup dépensé tes sous, avec les guides et tout... et c'est pour ton voyage à toi ! Mais c'est comme ça qu'on fait, quoi. On se communique... euh (...).

## **2. Les collectifs de trans-migrants**

Bon, donc pour tous ces transmigrants, les pays du Maghreb, et plus particulièrement le Maroc, constitue l'ultime étape avant le saut vers l'U.E. Or, les dispositifs de surveillances frontalières accrues et la coopération des autorités locales avec l'U.E. dans sa volonté, de contrôle draconien des flux migratoires, rendent ce passage de plus en plus délicat. Cela induit

une prolongation du séjour et donc une obligation de s'insérer dans le tissu social local. Ces nouveaux migrants ont alors établi, à partir des étapes marocaines, un espace de circulation qui est devenu par la force des choses, un mode opératoire de leur projet migratoire. Car en attendant de concrétiser leurs ambitions, il faut bien qu'ils vivent dans les sociétés où ils sont et dans lesquelles ils circulent sans cesse à la recherche de solutions.

Il est alors aisé de concevoir que si ces migrants, quels que soient leurs statuts et leurs origines, appréhendent ces étapes comme des relais migratoires, c'est qu'ils pensent y trouver des relais sociaux qui leur permettront de s'y introduire et d'y trouver des moyens de subsistance. De façon générale, si de nouveaux migrants subsahariens ne cessent d'arriver et de circuler dans l'espace maghrébin, c'est bien parce qu'ils trouvent dans ces étapes des personnes-ressources qui leur indiquent comment s'insérer afin d'y survivre jusqu'au prochain départ. **La densité relationnelle implique bien une densité démographique.**

Pour survivre dans ces espaces, le temps de redéfinir leur projet migratoire, ces trans-migrants doivent compenser collectivement une absence de territoire en concentrant des volontés individuelles de mobilité dans des groupes sociaux particuliers : Les collectifs d'entraide de trans-migrants subsahariens aux origines diverses qui organisent, lors de leurs étapes, la coopération et la solidarité autour de leurs complémentarités. Ces collectifs d'entraide, en organisant des régulations sociales et des relations d'interdépendances, limitent les conflits et favorisent la coopération.

Une fois partis de chez eux avec un projet migratoire plus ou moins individuel, ces transmigrants circulent peu à peu collectivement, contournant et instrumentalisant les cadres législatifs et les frontières des Etats-nations qu'ils traversent. Par leur mobilité, ils connectent, par du lien social, des espaces différenciés en balisant les routes migratoires qu'ils empruntent, par des *étapes* dans lesquelles ils se réorganisent. Depuis leur départ, ils passent systématiquement d'un endroit à un autre. Ils échappent ainsi, en partie, au contrôle de l'Etat et aux rapports de pouvoir qui lui sont ordinairement associés, relevant de plusieurs espaces de régulation et superposant sur ceux-ci, au rythme des circulations, les leurs : des *territoires circulatoires*<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> A. Tarrus, *Les Nouveaux cosmopolitismes*. L'Aube, Paris, 2000.

Ils s'organisent dès lors en *collectif* en se fondant sur leur complémentarité, sur leurs points communs : leur nouvelle identité d' « aventurier »<sup>2</sup>, de « clandestin ». Ces individus se reconnaissent en effet, entre eux, à l'intérieur d'un espace qu'ils traversent au cours de leur migration transnationale car ils créent peu à peu, au fil des circulations, une histoire commune, une « aventure » : leurs projets migratoires se ressemblent et les rassemblent. Malgré la diversité des appartenances nationales et socioculturelles, la coopération devient le seul moyen de faire face à l'adversité. Les stratégies de passages individuels se redéfinissent alors collectivement. Par exemple, lorsqu'ils prennent la décision « d'attaquer le grillage »<sup>3</sup> pour passer à Sebta à l'aide d'échelles qu'ils ont eux-mêmes confectionnées, le « bureau politique » élu, ou autoproclamé, pour diriger le collectif, désigne d'un côté ceux qui devront faire diversion afin de mobiliser les autorités frontalières sur un ou plusieurs points, avec même parfois la « mission » de se faire prendre, et d'un autre ceux qui pourront *passer*. En se confrontant entre eux, ces trans-migrants adoptent une position collective et en coopérant ils apprennent par l'expérience, des autres, puis par la leur, à passer les frontières.

Pour s'ancrer de la sorte dans ces territoires, pour survivre dans les pays du Maghreb, ils doivent donc s'adapter au mode de vie de leurs voisins en évitant le contrôle social, et coopérer avec certains d'entre eux en organisant leur mixité autour de points communs : individuellement, ou collectivement à travers les collectifs d'entraide, ils doivent avoir la capacité de rendre proche le lointain.

Car, comme ils passent sans cesse d'un espace à un autre, ils sont confrontés avec l'étrangeté, la nouveauté, l'instabilité : ils ne maîtrisent pas ce qui se passe dans les nouveaux espaces qu'ils traversent. C'est bien le contraire de l'habitude, de l'« habitus » lié à un territoire avec l'organisation d'un espace commun. Perdus, étrangers dans les sociétés dans lesquelles ils s'ancrent durant un certain temps, ils s'orientent comme ils peuvent, grâce notamment à leur projet qui permet une proximité sociale avec les autres trans-migrants mais aussi avec certains maghrébins qui en partagent certains aspects.

Les transmigrants subsahariens s'ancrent dans les sociétés maghrébines en greffant leurs propres circulations sur celles des populations locales. Leur projet migratoire et leur

---

<sup>2</sup> L' « aventure » ! C'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes leur migration.

<sup>3</sup> C'est ainsi qu'ils nomment le fait d'escalader à l'aide d'échelles les hauts grillages que l'U.E et l'Espagne ont édifiés le long des frontières terrestre de Sebta et de Melilla, enclaves espagnoles encastré dans le territoire national marocains.

désir de mobilité se ressemblant, le « savoir circuler » des autochtones et leur soutien, même minimal, deviennent des conditions fondamentales pour cette migration transnationale qui, en raison des contrôles et des répressions d'Etat, ne pourrait se réaliser pour ces acteurs qu'en trouvant des « entrées » parmi les populations locales.

Au Maroc, certaines franges ou milieux exposés à la présence des trans-migrants subsahariens (donc de l'altérité), traitent et intègrent les phénomènes de leur présence à partir de valeurs sociales inédites. Le désir de mobilité, l'envie de l'ailleurs, le rêve de l'Europe idéalisée et l'« aventure » autant que le sentiment d'être les « laissés-pour-compte » de leur pays et de l'économie mondialisée, deviennent les bases à partir desquelles se négocie la complémentarité. Ces transmigrants savent se glisser dans les interstices laissés en friche par les Etats et les marges que les populations autochtones ont su négocier localement.

Les réseaux transnationaux que nous observons associent, au-delà des souverainetés territoriales et des allégeances traditionnelles aux Etats-nations, des acteurs aux origines diverses, ayant les mêmes intérêts, les mêmes valeurs ou les mêmes buts. L'ébranlement du principe de territorialité redonne ainsi à l'individu et au groupe ce qu'il fait perdre à l'Etat et à la nation.

### **3- Les grandes villes Maghrébines, relais migratoires émergents pour les migrants transnationaux. L'exemple du Maroc et de ses villes-étapes.**

#### **3-1- Les circulations et les mobilités internationales se superposent dans certains quartiers**

Au fil des circulations, autant celles des subsahariens que des maghrébins, les métropoles Maghrébines deviennent, malgré les apparences, des étapes privilégiées pour les transmigrants subsahariens, qui y trouvent tous les éléments nécessaires à leur survie et à la réalisation de leur projet migratoire. Mais si cela est le fruit de la sédimentation des expériences migratoires des premiers trans-migrants qui se sont transmises et qui se sont diffusées le long des réseaux migratoires, il ne reste pas moins qu'avant la venue de ces nouveaux migrants, ces villes étaient déjà des étapes pour les migrants maghrébins.

En effet, ces grandes villes étaient déjà des relais de la migration internationale, autant pour les migrants de l'intérieur (avec une histoire de la migration intérieure propre à chaque

pays du Maghreb), que pour les migrants Maghrébins qui recherchaient dans les pays voisins de nouvelles routes migratoires. Beaucoup d'Algériens vivent à Tanger et Casablanca en espérant y trouver des éléments de réussite pour leurs ambitions socio-économiques, et surtout, en attendant de passer un jour en Europe. C'est aussi le cas de nombreux marocains qui vivent et travaillent clandestinement à Tunis en attendant de passer en Italie. Pour être plus précis, penchons-nous rapidement sur le cas du Maroc et sur la période récente de son histoire migratoire. Les villes marocaines comme Tanger, Rabat ou Casablanca jouent depuis près de trente ans un rôle crucial dans le dispositif migratoire marocain. Et ce n'est que depuis peu qu'elles jouent également un rôle dans celui de la migration transnationale, notamment celle des Africains subsahariens. Ces villes sont devenues ainsi des relais migratoires : ce sont des pôles structurants de la migration transnationale à partir desquels se constituent un espace d'installation, un espace de départ, un espace rebond et un lieu de transit.

Par exemple, les migrants marocains, que l'on désigne généralement sous le sigle MRE (marocain résident à l'étranger), passent de plus en plus par ces grandes villes dans lesquelles ils font une étape plus ou moins longue, avant de migrer à l'étranger. Lors d'une enquête menée par l'INSEA (Les MRE, 2000.) durant laquelle 1239 MRE ont été interrogés, on remarque par exemple que 15.9 % des MRE primo émigrants interviewés signalent que la dernière ville marocaine dans laquelle ils ont vécu avant d'émigrer à l'étranger était Casablanca, 7.4% signalent Tanger, et 4.1% Rabat. Ce qui place ces trois villes très largement en tête des lieux de résidence de départs vers l'étranger, car aucun autre lieu désigné par ces migrants, qu'il soit rural ou urbain, ne dépasse les 1,5%. Et pourtant dans l'histoire de l'émigration internationale marocaine, ces villes ne sont pas des lieux de départ importants, et ne concernent qu'une infime partie des MRE. Mais plus encore, en distinguant le lieu de naissance et le dernier lieu de résidence au Maroc, on remarque alors que sur le total des MRE interrogés 11% seulement disent être nés à Casablanca, 5.6% à Tanger et 2.8% à Rabat. Alors que pour les régions traditionnellement émettrices de migrants internationaux, c'est l'inverse qui se produit : il y a proportionnellement plus de MRE qui affirment être nés dans ces lieux que d'y avoir séjourné en dernier, juste avant de migrer à l'étranger. C'est-à-dire qu'une bonne partie des marocains migre d'abord vers ces trois grandes villes, où ils font une étape plus ou moins longue, puis, ils tentent de migrer vers l'étranger. Cela veut dire aussi, qu'une partie des enfants de ces migrants de l'intérieur ayant grandi dans ces villes et ayant très largement et principalement contribué à l'accroissement de la population urbaine, prolonge le projet migratoire de leurs parents en migrants depuis ces lieux vers l'étranger.

Ce type d'enquête statistique qui mériterait d'être multiplié, nous informe de caractéristiques qui sont observables qualitativement dans les grandes villes du Maroc: certains espaces urbains de ces villes sont devenus des lieux d'accueil pour les migrants et des espaces rebond de la migration internationale. Par exemple, les quartiers dans lesquels on retrouve les trans-migrants subsahariens à Rabat et à Casablanca, sont des quartiers populaires, parfois extrêmement pauvres, qui sont travaillés par la mobilité. Et aujourd'hui c'est dans ces quartiers que l'on retrouve les transmigrants subsahariens.

Et les transmigrants subsahariens louent des chambres à des marocains modestes dans ces quartiers. Ils vivent généralement dans les pièces du bas et les marocains dans celles du haut. Mais les marocains venus de la campagne pour travailler en ville, font aussi parti de cette catégorie de locataire. Il y a même des collocations. Généralement, ils cohabitent entre jeunes hommes et tissent des liens dans une sociabilité au cosmopolitisme tranquille.

En côtoyant quotidiennement ces migrants, en passant du temps avec eux et où ils se logent, on se rend compte que de nombreux marocains vivent de cette rente locative, ce qui leur permet entre autre de devenir propriétaires de leur logement. Lorsque j'ai interrogé les familles qui louaient une partie de leur logement à des migrants subsahariens, c'était la première explication qu'ils donnaient. D'autre fois, ce sont des sous-locations, et, à défaut de devenir propriétaire, les familles réussissent ainsi à palier à une crise et à garder leur logement : décès du père de famille ou abandon familial, perte d'emploi etc. Et même parfois, certains habitants de ces quartiers populaires se sont enrichis et ont multiplié leurs investissements immobiliers dans ces quartiers. Je me souviens d'un bailleur qui ne louait qu'aux migrants subsahariens.

Il possédait plusieurs maisons dans plusieurs quartiers populaires de Rabat et les louait entièrement à ces migrants. Les prix étaient plus élevés que ceux du marché, mais les relations étaient bonnes dans le sens où cette personne acceptait de négocier et n'était pas très soucieuse de la légalité et des règles de sécurité. Ce qui permettait à ces migrants d'augmenter le nombre de locataires afin de diminuer la part individuelle du loyer, et même de négocier les retards de paiement, sans risquer d'être chassés du logement. Souvent les habitants de ces quartiers se sont plaints de l'inflation qui a suivi l'arrivée de ces nouveaux migrants. Mais

pourtant, la cohabitation dans ces espaces urbains se déroule, pour l'instant, sans problèmes endémiques de rejet ou de violence.

### 3-2- Les trans-migrants subsahariens, des étrangers qui ressemblent leurs voisins.

Ces quartiers sont placés sous le signe de la mobilité. Ils ont été et ils sont encore le cadre matériel dans lesquels les relations à la mobilité se dessinent. Mais plus encore, ces espaces ont une histoire qui continue de s'écrire. Ce n'est pas un hasard s'ils abritent aujourd'hui des migrants extranationaux après avoir accueilli tant de nationaux en situation de migration interne. En effet, l'exode rural à l'époque coloniale, se traduisait au niveau des villes par l'accroissement de ces types de quartier, qui a constitué la première vague d'urbanisation dite clandestine. Ce mouvement d'urbanisation dont la caractéristique est la discontinuité socio-spatiale va, dès l'Indépendance, se redessiner au travers d'une seconde vague, qualifiée elle aussi d'urbanisation spontanée ou clandestine. Ces types de quartiers ont depuis toujours abrité des personnes jugées indésirables par les dominants du moment. Il faut se rappeler que durant les années d'apartheid imposé par le système colonial français, les ruraux qui désiraient s'établir en ville étaient fréquemment raflés dans ces quartiers, puis expulsés hors de la ville. A l'Indépendance, il est arrivé parfois que les autorités marocaines reproduisent la même violence : des habitations jugées illégitimes, clandestines, ont déjà été rasées au bulldozer, et leurs occupants jetés à la rue, voire même expulsés dans les campagnes environnantes. L'histoire sociopolitique de ces quartiers est très fortement marquée par la résistance face aux autorités publiques, et par la crainte de l'Etat et la méfiance de ses agents<sup>4</sup>.

De plus, dans ces quartiers populaires, non seulement une partie de leurs habitants, de ces migrants de l'intérieur ou de leurs enfants, a émigré vers l'Europe depuis ces lieux, et il y réside une énorme proportion de jeunes marocaines et de marocains qui rêvent de le faire, mais, en plus, ces quartiers ont toujours accueilli des clandestins à la ville. Ils abritent aujourd'hui des clandestins étrangers, comme ils l'ont fait avec les clandestins nationaux issus de l'exode rural s'entassant dans des bidonvilles avec l'espoir d'améliorer leur quotidien. Voilà qu'aujourd'hui de nouveaux clandestins viennent côtoyer les descendants des anciens dans ces quartiers qui ont accueilli tant de destinées et tant de mobilité. Comment ne pas voir de points communs avec le parcours de ces nouveau migrants venus « chercher leur

---

<sup>4</sup> Toujours réduit par nombre d'habitant de ces quartiers en terme de *Maghzen*, comme si l'Etat marocains avait encore la même forme autocratique que les siècles précédents et n'était pas un Etat de droit.

vie »<sup>5</sup>, dans les grandes villes modernes capitalistes ? Ils sont montrés du doigt, pourchassés même et expulsés dans des « no man's land » (Bensaad Ali, 2005). Ils sont clandestins parce qu'une autorité supérieure soucieuse de préserver l'ordre établi à travers la ségrégation en a décidé ainsi. Pourtant ils s'adaptent, ils contournent les dispositifs et on remarque sans cesse une densification des présences. Les marocains de ces quartiers sont habitués à la mobilité et à la mise en présence d'individus et de groupes qui se ressemblent parfois par leur situation migratoire et par leur sentiment de clandestinité, mais qui se distinguent fortement par leurs origines. Tous ces migrants, anciens ou nouveaux, transnationaux ou de l'intérieur, se ressemblent car malgré leur étiquette de clandestins au navire de la prospérité, d'indésirables sur le bateau voguant vers le progrès social, ils tentent être les acteurs déterminés de leur destin.

La relation à l'étranger décrite par Simmel<sup>6</sup> convient parfaitement pour analyser ce qui se trame entre marocains et subsahariens dans ces quartiers. Cette relation, nous dit Simmel (Simmel, 1908), est un archétype de construction de l'identité d'un groupe social, résultant d'une tension entre distance et proximité. L'étranger est parfois un élément du groupe lui-même. Il lui ressemble, il a des points communs, mais il est désigné comme tel à partir de l'exacerbation des différences dues à la tension entre les désir d'altérité, indispensables à la propre construction du groupe, et la peur de l'autre, la peur de se dissoudre, de perdre son identité face à l'autre. C'est le résultat d'une distorsion entre le proche et le lointain. Et justement, pour pouvoir migrer de la sorte, pour pouvoir jouer sur plusieurs territoires, pour pouvoir se faire accepter dans des nouveaux espaces de régulation et étaler leurs « territoires circulatoires », ces migrants doivent avoir la capacité de rendre proche le lointain. Ils négocient constamment leur présence en des transactions identitaires dont les relations sociales qui en découlent traduisent plus de nouvelles formes de cosmopolitisme, que de rejet, de violence et de racisme. Il faut bien que ces transmigrants fassent l'effort de montrer à leurs voisins marocains qu'ils ont un mode de vie relativement proche du leur, afin de sortir des préjugés qui collent à leur peau, et ainsi organiser leur complémentarité et leur mixité autour de points communs. Les transmigrants subsahariens ne se sont pas installés n'importe où : non seulement ils ont cherché des relais sociaux leur permettant de s'introduire dans ces

---

<sup>5</sup> C'est ainsi que les trans-migrants subsahariens parlent de leur migration : « je vais chercher ma vie ».

<sup>6</sup> Pour Simmel la figure de l'étranger n'est pas le symbole de la marginalité, de la pauvreté ou de l'exclusion, mais celui de la médiation moderne : une figure de synthèse entre « la vie errante » et l'attachement à un endroit, autrement dit, une forme de médiation d'un groupe avec lui-même.

étapes, mais ils ont également chercher des lieux où les populations locales les toléreraient et avec lesquelles ils pourraient échanger et coopérer.

## CONCLUSION

Alors, les sociétés maghrébines se trouvent aujourd'hui confrontées à de nouveaux espaces de circulations qui sont connectés par un ensemble de liens sociaux denses et complexes, qui les traversent de toutes part. Pour y faire face, les Etats maghrébins et l'Union Européenne, tentent de s'organiser nationalement et régionalement pour combattre et réprimer ces mouvements migratoires, sans trop se soucier des conséquences humanitaires qui découlent de telles répressions.

Tous ces nouveaux acteurs transnationaux qui charrient avec eux leurs réseaux relationnels et qui s'associent entre eux au-delà des allégeances traditionnelles aux Etats-nations et aux ordres sociaux qui les caractérisent, redessinent de nouveaux jeux d'évitement, de négociation, de pouvoir et de domination dans cette région du monde. Les Etats du Maghreb, sous pression Européenne, ont peu de chance de juguler un mouvement d'une telle ampleur. Car ce ne sont pas que des étrangers qui circulent dans et à travers leurs territoires sans leur autorisation, mais aussi leurs propres populations. Ces populations migrantes, en des formes sociales toujours plus complexes, tentent de s'associer afin de contourner les contraintes territoriales, les injonctions et les assignations à résidence édictées par des pouvoirs dans lesquels elles n'ont plus confiance.

Pour conclure, peut être devrions nous écouter plus attentivement ce que nous disent ces nouveaux migrants : comme le racontent de jeunes Maliens,

Nous savons ce qui nous attend en cours de route. Mais, nous, nous sommes déjà morts ici ! Alors mourir physiquement pour une cause ne nous effraie pas plus... C'est la seule chance que nous avons... et il faut la tenter !

Si, l' « aventure » est un jeu risqué, tous l'acceptent. Parce que leur projet est plus fort que la crainte, leur détermination paraît inébranlable.